

## Du pain, du vin et du hareng

Théa Steinbrenner

Il était une heure du matin. Le téléphone sonna dans le commissariat de la Rivière. Un policier, petit et chauve, endormi sur son bureau, se réveilla en sursaut. Il décrocha.

« Commissariat de la Rivière, officier Courtois à l'appareil », répondit-il d'une voix pâteuse. « La commissaire l'Hermine ? ... Non, elle n'est pas là, elle avait une urgence à la Banque Nationale. C'est à quel sujet ?... Comment ? Un vol ? ... Mais quel est votre nom, Monsieur ?... Isengrin... Écoutez, j'appelle immédiatement la commissaire et elle sera sur place dans moins d'une heure... Attendez, donnez-moi au moins l'adresse... Le Louvre ? »

Une heure plus tard, la Cour Carrée était envahie de lumières bleues et rouges. Fourgons, brigades armées, police scientifique, tous avaient répondu présents. En même temps, quand Blanche l'Hermine donnait des ordres, tout le monde avait plutôt intérêt à obéir. Dynamique et sûre d'elle, elle n'avait aucune peine à se faire comprendre. « Les ordres sont les ordres », telle était sa devise. Bien que petite, elle avait une prestance qui lui conférait autorité et crédibilité. Blanche l'Hermine était connue pour ses résolutions d'affaires extrêmement complexes, sa persévérance et sa ténacité. Chaque cas était un nouveau défi pour lequel elle sacrifiait sa vie. Mais était-elle prête pour l'opération qui l'attendait ?

Pendant ce temps, Roméo Renart se prélassait sur son canapé. Le sous-sol dans lequel il vivait était encombré d'objets en tous genres : statues de bronze, porte-manteaux en bois de chêne, chandeliers dorés ou tableaux hollandais, c'était un véritable marché aux puces. La faible lumière donnait une allure spectrale à tout ce capharnaüm élégant. Il écoutait du jazz tout en fumant un cigare, l'air heureux et assoupi. Renart contemplait l'œuvre accrochée au mur en face de lui. C'était une nature morte de Pieter Claesz représentant du vin, du pain et du hareng. La peinture flamande du XVII<sup>e</sup> l'émouvait particulièrement, surtout lorsqu'elle imitait des mets fins et raffinés. « Ah ! Qu'est-ce que je ne donnerai pas pour manger un bon poisson », soupira-t-il.

– Allons, Monsieur Isengrin, répondez-moi : qu'avez-vous vu exactement ? demanda la commissaire.

Isaac Isengrin était gardien au Musée du Louvre. Il s'occupait principalement de l'étage dédié à l'art hollandais. C'était un homme grand et maigre, aux cheveux grisonnants et à l'air patibulaire. Nonchalant et sans dynamisme, son cerveau fonctionnait au ralenti, la faute peut-être à une relation un peu trop fusionnelle avec l'alcool. Isengrin fumait également beaucoup. Son parfum était un mélange de tabac et de liqueur, ce qui le marginalisait de ses collègues. De plus, il était incroyablement naïf, si bien qu'on se demandait parfois si ce n'était pas un enfant dans un corps de vieillard. Mais comment ce pauvre énergumène pouvait-il continuer à travailler ? La conservatrice du musée tenait fermement à le garder au poste, d'une part parce qu'il était à la veille de la retraite, et d'autre part parce qu'elle était en fait sa fille. Hersia Judith Isengrin, appelée Hersia, avait le sens des valeurs et de la famille. Du reste, elle aimait mieux savoir son père entre quatre murs d'œuvres d'art plutôt qu'ivre mort dans un parc.

– Je ne sais pas... Je faisais ma ronde, le tableau était à sa place, tout était normal, raconta Isengrin. Puis tout à coup, les lumières se sont éteintes, j'entends quelqu'un courir, et puis je ne sais pas comment mais je me suis retrouvé par terre. J'ai dû m'endormir, peut-être. Et puis après...

– Non, on vous a assommé, interrompit Blanche l'Hermine,

– Ah, vous pensez ? demanda le vieil homme avec lenteur.

– Les faits, Monsieur Isengrin, les faits.

– Oui, c'est vrai, les faits... C'était mon tableau préféré ! s'exclama subitement Isengrin. Une nature morte, avec du pain, du poisson et du vin ! Mais qui peut bien voler ce genre de tableaux, commissaire ? Alors qu'il y a la Joconde !

Blanche l'Hermine prit des notes. Il s'agissait donc d'une nature morte... Le pauvre homme avait raison : qui cela pouvait-il intéresser ? Ce qui est beau, ce sont les Vénus, les Nymphes, les jeunes femmes allongées sur des divans, les Apollon nus... Donc pourquoi du vin, du pain et du poisson... ?

– Quoi qu'il en soit, notre voleur est un gourmand, constata la commissaire.

Quelques jours plus tard, une annonce parut dans le journal. Le commissariat de la Rivière cherchait urgemment un détective pour l'enquête. Blanche l'Hermine, à bout de nerfs, avait dû admettre qu'elle ne pourrait se charger de ce cas seule, étant donné toutes les affaires en cours. Assis dans son fauteuil, Renart éclata de rire. « Ils ne sont même pas fichus de se débrouiller eux-mêmes ! Bon, puisque c'est mon métier... » Eh oui, durant la journée, Renart était détective privé. Depuis sa plus tendre enfance, il était fêru de romans policiers et s'était découvert un véritable don pour les résolutions d'énigmes. Cependant, il était plus fasciné par la machination

des criminels que par la virtuosité des inspecteurs. Ainsi avait-il trouvé sa voie, celle d'un voleur malin et élégant, aux goûts raffinés.

« Soyons bons citoyens et allons aider les gens dans le besoin ! » lança Renart en terminant son pâté d'anguilles.

– Roméo Renart ? appela Blanche l'Hermine.

– Lui-même ! s'exclama Renart avec enthousiasme.

Le détective s'était rendu immédiatement au commissariat afin de déposer sa candidature. Il restait toutefois à convaincre la commissaire, qui était pour le moins suspicieuse face à ce grand homme en costume à carreaux, le regard espiègle et un sourire narquois figé sur le visage.

– Dites-moi, pourquoi devrais-je vous confier l'affaire ? interrogea la jeune femme.

Renart se mit à rire. Ne savait-elle donc rien de lui ?

– Je suis détective privé, chère madame, répondit-il.

– Ah oui ? Vous connaissez le métier, alors. Mais ça ne me suffit pas pour vous embaucher, dit-elle, impassible.

Renart fit semblant de réfléchir un instant.

– Madame l'Hermine, vous souvenez-vous de l'affaire du bateau de pêche ?

– Le vol d'une cargaison d'anguilles de plus de deux tonnes ?

– Au nez et à la barbe des pêcheurs ! compléta Renart.

– Eh bien ?

– Eh bien, Commissaire, c'est moi qui ai résolu l'affaire lorsque vous l'avez abandonnée. Le coupable a passé trois ans dans la prison du port du Havre.

– Vous mentez, je l'aurais su, répliqua Blanche l'Hermine. Pour qui travailliez-vous ?

– Roméo Renart ne révèle jamais ses employeurs, déclara l'homme avec un sourire malicieux.

– Et vous pensez que je vais vous faire confiance ? Allez-vous-en, je n'ai pas de temps à perdre avec vous, lança la commissaire, blessée et irritée.

Renart jubilait. Il fit mine de partir, puis il se retourna et dit :

– Rappelez-moi lorsque vous aurez compris que personne d'autre ne pourra vous aider dans cette affaire.

Le lendemain, le téléphone sonna dans l'appartement sombre de Renart. Blanche l'Hermine avait cédé, n'ayant ni le temps de repousser l'enquête, ni le choix d'un autre adjutant. Le détective sautait de joie. « Mais je vous garde à l'œil » avait-elle prévenu. Renart ricanait. Elle n'y verrait que du feu.

Arrivé au Louvre, Renart respira une grande bouffée d'air frais. Heureux et fier de lui, il s'en alla retrouver Isengrin afin de commencer son enquête.

– Monsieur Isengrin, c'est un honneur, salua-t-il avec son éternel sourire.

Le vieil homme fumait dans sa loge. Il dévisageait le détective avec des yeux vitreux, dans un nuage de fumée.

– Qui êtes-vous ? ronchonna-t-il.

– Détective Renart, pour vous servir, répondit l'homme en faisant une révérence. On m'a chargé de résoudre le vol d'un tableau, une nature morte je crois, est-ce bien ça ?

Isengrin écrasa sa cigarette dans le cendrier et but une gorgée de bière. Puis il répondit :

– J'y tenais beaucoup, à ce tableau. Je devais le louer pour la bar-mitsvah de mon neveu.

Renart se retint de rire.

– Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel le soir du vol ? demanda le détective d'un ton professionnel.

Le gardien soupira. La commissaire lui avait déjà posé ces questions. Il n'avait rien vu, rien n'entendu. Du reste, il ne se souvenait de rien.

– Rien du tout ? Allons, Monsieur Isengrin, vous n'avez rien besoin de me cacher. Je suis votre ami, reprit Renart, amadoueur.

– Tout ce que je veux, c'est rester en dehors de tout ça, répliqua Isengrin. Il y a dix ans, j'ai été incarcéré à tort, simplement parce que j'étais au mauvais endroit au mauvais moment. Trois ans dans la prison du port du Havre, vous vous rendez compte ?

Renart riait intérieurement. Le pauvre diable ne soupçonnait rien. Le regard du détective se déplça sur les bouteilles d'alcool vides, entassées dans un coin de la loge.

– Je vois que vous avez un attachement fort pour la boisson, Monsieur Isengrin.

Le vieillard resta muet. Il alluma une autre cigarette. Un nouveau nuage de fumée emplit la pièce.

– Je peux t'aider, Isaac. Je suis ton ami, dit Renart d'un ton amical et cajolant.

Rusé comme il était, il avait bien réussi à cerner le désespoir et la fragilité de l'énergumène qui se tenait en face de lui. Surpris, Isengrin répliqua :

– Je n'ai pas d'amis. Personne ne peut m'aider, ma vie est finie. Je vais perdre mon travail à cause d'un voleur qui se balade dans la nature.

Renart esquissa un sourire.

– Il ne peut pas être bien loin, Isaac.

Il était dix heures du soir. Blanche l’Hermine faisait les cent pas dans son bureau. Cette affaire de pain, de vin et de hareng ne lui disait rien qui vaille, de plus que l’enquête était en partie déléguée à un quasi-inconnu à qui elle n’oserait pas même confier ses plantes vertes. Soudain, le téléphone sonna. « Commissaire l’Hermine à l’appareil... Renart ? Que dites-vous ?... Vous avez trouvé le coupable ?... Écoutez, si c’est une plaisanterie... Maintenant ? Très bien, je vous attends. A tout de suite. »

Le détective entra dans le commissariat. Il était minuit moins le quart. Un grand sourire affiché sur le visage, il s’assit en face de la commissaire. Cette dernière était à la fois fatiguée et excitée par la nouvelle, bien qu’elle gardât des réserves suspicieuses.

- Allez droit au but, Renart, ordonna-t-elle.
- Eh bien, ma chère commissaire, un seul interrogatoire m’a permis de mettre la main sur le coupable, commença l’homme avec une pointe de fierté dans la voix.
- Expliquez-moi.
- Eh bien, ma chère commissaire, vous n’êtes sûrement pas sans savoir que notre cher Isengrin, ou plutôt Isaac comme j’aime l’appeler, porte un amour particulier pour la bouteille...
- Et donc ?
- Eh bien, ma chère commissaire...
- Cessez, interrompit Blanche l’Hermine. Je veux les faits.

Renart croisa les jambes sans ravalier son sourire. Puis il lança :

- C’est un amnésique !
- Un amnésique ? D’où me sortez-vous ça ? demande la commissaire, dubitative.
- L’alcool, commissaire ! Il boit à s’en rendre ivre mort, c’est normal qu’il n’ait plus aucun souvenir.
- Où voulez-vous en venir ?
- Eh bien, ma chère commissaire, je suis en train de vous expliquer qu’Isengrin ne se souvient pas d’avoir volé le tableau. Il l’aime beaucoup, vous savez, il voulait même l’avoir pour la bar-mitsvah de son neveu. Ne vous avait-il pas dit que c’était son tableau préféré ?

Blanche l’Hermine éclata de rire. Où avait-elle déniché un détective pareil ? Une fois son sérieux retrouvé, elle lança sèchement :

- Vous ne m’êtes vraiment d’aucune utilité, Renart. Vous êtes licencié.

Cette fois, c’est Renart qui se mit à rire.

- Commissaire, voyons... La vérité est-elle dure à ce point ? Ne me dites pas que vous avez un lien affectueux avec ce pauvre...
- Assez ! cria Blanche l’Hermine. Vous me faites perdre mon temps. Allez-vous-en, Renart, je ne vous le répéterai pas.

Le malicieux personnage se leva et se dirigea vers la porte. Il fit mine de s’arrêter et se retourna.

- Si vous ne me croyez pas, allez faire un petit tour dans la loge d’Isengrin, lança Renart.

Une heure du matin, au Musée du Louvre. Blanche l’Hermine montait les marches jusqu’à l’étage dédié à la peinture hollandaise. Elle ne pouvait se permettre de douter. Et si Renart disait vrai ? Elle savait qu’Isengrin était un personnage pour le moins particulier, mais incapable de faire du mal à une mouche. Toutefois, le pauvre diable avait peut-être agi malgré lui. « Monsieur Isengrin ? » appela-t-elle en frappant à la porte de la loge. Aucune réponse. Elle poussa la porte. Elle y trouva une table dressée, avec un verre de vin, un demi-pain et un hareng entier entouré de citrons, sur une assiette en argent. Une lettre était posée contre le verre de cristal. On pouvait y lire le nom de Blanche l’Hermine. Intriguée, la commissaire ouvrit la lettre.

*Ma chère commissaire,*

*Pourquoi chercher du pain, du vin et du hareng en peinture alors qu’on peut les déguster en nature ? Si je peux me permettre de vous prodiguer un conseil d’ami : cessez d’enquêter sur le tableau. Je l’ai restitué pour vous, ici et maintenant. Ce qui compte, c’est le moment présent. Une nature morte n’apporte rien à personne, n’est-ce pas ? C’était un plaisir de travailler avec vous, même si je crains que nous n’ayons plus jamais l’occasion d’exercer nos talents de détectives ensemble.*

*Amitiés,*

La lettre portait le paraphe de Renart. Blanche l’Hermine la relut trois fois. Mille questions la tourmentaient. Elle entendit la porte s’ouvrir. Isengrin apparut, une cigarette à la bouche. En voyant la commissaire devant la table dressée de mets appétissants, il lança : « Mais enfin, ce n’est pas l’heure du dîner ! »